

Déployant ses ailes rapides,
 Il plonge au désert de Memnon,
 Le voilà sous les Pyramides,
 Le voici sur le Parthénon!
 Là, cachant aux regards de l'homme
 Les fondements du pouvoir, comme
 Ceux d'un temple mystérieux!
 Là, jetant au vent populaire,
 Comme le grain criblé sur l'aire,
 Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,
 Il guide Alexandre au combat;
 L'aigle sanglant du Capitole
 Sur le monde à son doigt s'abat;
 L'univers n'est plus qu'un empire;
 Mais déjà l'esprit se retire,
 Et les peuples poussant un cri,
 Comme un avide essaim d'esclaves
 Dont on a brisé les entraves,
 Se sauvent avec un débris!

Levez-vous Gaule et Germanie
 L'heure de la vengeance est là!
 Des ruines c'est le génie
 Qui prend les rênes d'Attila!
 Lois, Forum, dieux, faisceaux, tout croule
 Dans l'ornière de sang tout roule,
 Tout s'éteint, tout fume; il fait nuit,
 Il fait nuit, pour que l'ombre encore
 Fasse mieux éclater l'aurore
 Du jour¹ où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme
 Et revit en la regardant,
 Charlemagne en fait la grande âme
 Dont il anime l'Occident;
 Il meurt; son colosse d'empire
 En lambeaux vivants se déchire
 Comme un vaste et pesant manteau
 Fait pour les robustes épaules
 Qui portaient le Rhin et les Gaules;
 Et l'esprit reprend son marteau!

¹ Le christianisme.

De ces nations mutilées
 Cent peuples naissent sous ses pas ,
 Races barbares et mêlées
 Que leur mère ne connaît pas ;
 Les uns indomptés et farouches ,
 Les autres rongéant dans leurs bouches
 Le mors des tyrans ou des dieux ,
 Mais l'esprit par diverses routes
 A son tour leur assigne à toutes
 Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène
 L'esprit humain prend cent détours ,
 Et revêt chaque forme humaine
 Selon les hommes et les jours.
 Ici, conquérant, il balait
 Les vieux peuples comme l'ivraie ;
 Là, sublime navigateur,
 L'instinct d'une immense conquête
 Lui fait chercher dans la tempête
 Un monde à travers l'équateur !

Tantôt il coule la pensée
 En bronze palpable et vivant ,
 Et la parole retracée
 Court et brise comme le vent ;
 Tantôt, pour mettre un siècle en poudre ,
 Il éclate comme la foudre
 Dans un mot de feu, Liberté !
 Puis, dégoûté de son ouvrage ,
 D'un mot qui tonne davantage
 Il réveille l'humanité !

Et tout se fond, croule ou chancelle ,
 Et comme un flot du flot chassé ,
 Le temps sur le temps s'amoncèle ,
 Et le présent sur le passé !
 Et sur ce sable où tout s'enfonce ,
 Quoi donc ô mortels vous annonce
 L'immuable que vous cherchez ?
 Je ne vois que poussière et lutte ,
 Je n'entends que l'immense chute
 Du temps qui tombe et dit : Marchez !

III.

Marchez ! l'humanité ne vit pas d'une idée !
 Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,
 Elle en allume une autre à l'immortel flambeau ;
 Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,
 Les générations emportent de ce monde
 Leurs vêtements dans le tombeau !

Là c'est leurs dieux ; ici les mœurs de leurs ancêtres,
 Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,
 Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois ;
 Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille
 On est surpris de voir la risible dépouille
 De ce qui fut l'homme autrefois !

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure,
 Sceptres, glaives, faisceaux, hache, houlette, armure,
 Symboles vermoulus fondent sous votre main,
 Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,
 Et vous vous demandez vainement sous quel signe
 Monte ou baisse le genre humain ?

Sous le vôtre, ô Chrétiens ! l'homme en qui Dieu travaille
 Change éternellement de formes et de taille ;
 Géant de l'avenir à grandir destiné,
 Il use en vieillissant ses vieux vêtements ; comme
 Des membres élargis font éclater sur l'homme
 Les langes où l'enfant est né !

L'humanité n'est pas le bœuf à courte haleine,
 Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine,
 Et revient ruminer sur un sillon pareil ;
 C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,
 Et qui monte affronter de nuage en nuage
 De plus hauts rayons du soleil !

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,
 Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,
 D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!
 Que vous font les débris qui jonchent la carrière?
 Regardez en avant et non pas en arrière,
 Le courant roule à Jéhova!

Que, dans vos cœurs étroits vos espérances vagues
 Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues!
 Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!
 Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence?
 Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence
 Déroule l'éternelle loi?

Vos siècles page à page épellent l'Évangile!
 Vous n'y lisiez qu'un mot et vous en lirez mille!
 Vos enfants plus hardis y liront plus avant!
 Ce livre est comme ceux des sibylles antiques
 Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques
 Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole!
 Montez à sa lueur, courez à sa parole,
 Attendez sans effroi l'heure lente à venir!
 Vous! enfants de celui qui l'annonçant d'avance
 Du sommet d'une croix vit briller l'espérance
 Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle;
 L'esprit en renversant élève et renouvelle;
 Passagers ballottés dans vos siècles flottants!
 Vous croyez reculer sur l'océan des âges,
 Et vous vous remontrez après mille naufrages
 Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes
 A perdu tout rivage et ne voit que les ondes
 S'élever et crouler comme deux sombres murs,
 Quand le maître a brouillé les nœuds nombreux qu'il file,
 Sur la plaine sans borne il se croit immobile
 Entre deux abîmes obscurs.

C'est toujours, se dit-il, dans son cœur plein de doute,
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute,
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer,
A les compter en vain mon esprit se consume,
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume,
Les jours flottent sans avancer!

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,
Trop pareils pour que l'œil puisse les reconnaître,
Et le regard trompé s'use en les regardant ;
Et l'homme que toujours leur ressemblance abuse,
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse
Seigneur !... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,
Du firmament splendide il explore la voûte,
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux ;
Et moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,
Il sent qu'il a changé de cieux !

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,
Et ne savaient pas mourir seuls!

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,
Et livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une ame
Pour que tout mourût avec eux!

ALPHONSE DE LAMARTINE.

